

## Introduction

Dans ma vie, déjà fort longue, j'ai eu toutes les rencontres possibles avec les Juifs, leurs institutions, leurs difficultés, leurs enthousiasmes, leurs complexités et, finalement, leur attitude face aux nations dont ils sont citoyens, face aux animosités dont ils font l'objet et face à la situation nouvelle créée par la Shoah. Face, bien sûr, aussi, à Israël revenu sur les terres de son passé.

J'ai été lycéen, scout, étudiant, résistant juif, militant responsable d'organisations juives et père de famille aussi. En ma qualité de président du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF), j'ai initié la rencontre annuelle avec le chef du gouvernement dans le but de participer ainsi au débat public, initié ensuite les premières négociations acceptées par l'Église catholique avec des responsables d'une communauté juive à l'occasion du «Carmel d'Auschwitz», suscité la création du Congrès juif européen, considérant l'Europe comme le meilleur rempart contre tous les

fascismes. Finalement, j'ai ouvert le CRIF à une présence normalisée dans la vie de la nation, lui donnant ainsi une place et une expression dans le monde de la communication et une présence dans la société à laquelle nous appartenons.

Et tout cela, je l'ai fait en gardant la liberté de mes opinions personnelles. Il me semble, ainsi, à la fois naturel mais, au-delà, impératif de m'exprimer sur une attitude générale de repli qui est celle de nos communautés, en France notamment. Mais aussi, et plus grave encore, celle des citoyens et de la plupart des dirigeants de l'État d'Israël.

Un réflexe de repli, sans doute nécessaire jadis mais aujourd'hui dangereux en ce que, justement, il participe au phénomène que l'on appelle l'antisémitisme. Car il freine, retarde, affaiblit ce qui doit être notre avenir : participer pleinement à notre place de citoyen, à l'aventure humaine en contribuant dans les nations et les sociétés auxquelles nous appartenons, à la recherche du bien commun dans la libre confrontation des idées et des espérances et dans le respect réciproque de nos différences.

Face à des attitudes ambiguës, agressives et inquiétantes, une réaction est possible : passer son chemin, s'intéresser à autre chose et attendre de l'avenir qu'il corrige le présent. C'est l'attitude la plus simple et celle qui ne

comporte, sur le moment, aucun risque. Elle renvoie les conséquences du présent à d'éventuelles et futures solutions.

Ce n'est pas la mienne. Je me sens responsable du présent tout en reconnaissant que cette part de responsabilité n'est pas directe. Je ne suis pas directement impliqué et je pourrais facilement me tirer d'un embarras moral en faisant valoir l'absence d'une responsabilité personnelle.

Pourtant, pour moi, être concerné, c'est déjà être responsable. Je ne peux pas passer mon chemin et regarder ailleurs. Je suis suffisamment juif pour me sentir, au milieu de tous les autres – Juifs ou non – responsable de tous les aléas, de toutes les dérives, de toutes les attitudes auxquels le mot « juif » peut être rattaché. À tort ou à raison, peu importe. Je suis gardien d'Israël par le seul fait de ma naissance et de mon adhésion.

Pas seulement d'être né juif d'un père et d'une mère juifs l'un et l'autre, car après tout, seules les lois antisémites pourraient m'obliger à me déclarer juif du fait de cette naissance. Moi, je conserve la liberté de considérer cette parenté comme un élément de fait, mais pas comme un engagement. Je pourrais, à tout moment, me libérer de cette naissance dès lors que je ne dépends plus de l'autorité parentale.

Juif par naissance, mais aussi par vocation, je n'ai jamais imaginé que j'aurais pu ne pas l'être.

Être juif est pour moi un état qui me rattache profondément à une histoire et à une culture.

Ce que je dis dans cet ouvrage, ce que, en quelque sorte, je livre à la réflexion du lecteur, ce sont des propos et des idées largement ouverts à tous car il n'y a pas pour moi d'un côté les Juifs et de l'autre les goyim<sup>1</sup>.

Nous, Juifs, nous ne sommes pas destinés à être, par vocation, les victimes – innocentes ou coupables – de notre judéité. Nous devons nous inscrire, tels que nous sommes, dans la responsabilité du monde où nous vivons, au même titre que ceux qui nous aiment, nous détestent ou nous sont indifférents. Je veux parler de nos voisins proches ou lointains et, plus généralement, de nos contemporains.

Face à l'éternité du monde, chacun d'entre nous – Juif ou non – est à la fois seul mais aussi responsable de chacun des autres hommes : « gardien de son frère<sup>2</sup> ».

---

1. *Goyim* est le pluriel de *goy*, mot qui signifie en hébreu « peuple » et s'applique aux Juifs également. Dans le langage populaire, les Juifs l'appliquent à ceux qui ne le sont pas. Ce mot n'a pas un sens péjoratif mais, parfois, moqueur.

2. Genèse, III, 9.

Il y a des hommes et des problèmes, il y a les droits et les excès, il y a la loi et le désordre : et cela pour tous.

Il y a, surtout, ce secret extraordinaire et que je me plais à révéler : nous Juifs sommes exactement comme les autres, et comme les autres avec nos particularités.

Napoléon, jadis, a fait sortir les Juifs de Venise de leur ghetto : sortons nous-mêmes de celui que, trop souvent, nous construisons autour de nous.



## Chapitre 1

### Histoire d'un enfermement

Je suis juif par revendication de cette naissance qui m'a fait juif sans que je sois obligé, pour adhérer à cette identité, de passer par autre chose.

Ma jeunesse s'est déroulée dans un cadre familial, à la fois profondément attaché à la République française, à la lointaine Alsace d'origine et à la plus stricte orthodoxie rabbinique, où l'hébreu avait sa place au même titre que le français.

J'ai donc connu, dans ma jeunesse, les ingrédients qui constituent un paysage culturel particulier : l'hébreu, la Bible hébraïque, le Talmud et, dans la dispersion au sein de cultures majoritaires, la tentation du repli, mais j'ai appris aussi la marginalisation trop souvent subie : l'une et l'autre conduisant à l'enfermement comme à l'exclusion de l'Histoire.

### *La langue qui impose*

Bien sûr, l'hébreu. La langue entendue très jeune autour de la table familiale lorsque, rassemblés, debout avec ma mère et ma sœur – et toujours des invités – nous écoutions mon père prononcer le *kiddoush*, la sanctification du repas.

L'hébreu, une langue abordée en premier lieu dans la prière, puis travaillée dans l'étude des textes et, finalement retrouvée dans la vie quotidienne en Israël.

L'hébreu, qui se trace de droite à gauche, comme l'arabe, langue sœur. Tracer, ainsi, les lettres vers son cœur a peut-être une signification mystique, mais elle échappe à ma quête de raison. C'est une langue chaleureuse, parfois emphatique, et qui peut être brutale surtout lorsqu'elle condamne.

Mais elle était tendre aussi, le soir lorsque ma mère venait s'asseoir au bord du lit pour me faire réciter les dernières prières dont je n'ai gardé le souvenir que du passage suivant: *Que l'ange qui me protège de tout mal bénisse mon père, ma mère et ma sœur, et tous ceux autour de moi.*

L'hébreu est bien sûr la langue du culte ou plus précisément du rituel. Elle est aussi la langue savante, mêlée souvent d'araméen, la langue populaire commune des peuples de la région dans les temps anciens.



Vivante et moderne en Israël, elle a gardé, au niveau du culte et de la tradition rabbinique qui domine, la raideur d'une langue qui veut imposer plutôt que séduire ou convaincre.

Elle a, de ce point de vue, beaucoup servi à transformer les appels en injonctions, les conseils en ordres et les récits en mythes, en vue de mobiliser, d'inscrire les Juifs dans une discipline rigoureuse et, hélas, trop figée.

#### *L'orthodoxie qui enferme*

Parler de l'orthodoxie rabbinique n'est pas un pléonasme. Car même s'il y a des rabbins plus ouverts aux évolutions du monde et poussant à la réformation du culte et à l'abandon d'une pratique ou d'une discipline particulière, leur influence est cependant limitée par une sorte de révérence, lointaine et néanmoins profonde, des Juifs à l'égard des traditionalistes. Ceux-ci leur semblent monter la garde autour de la loi. Ils se considèrent d'ailleurs eux-mêmes comme les gardiens des restes d'Israël alors que, en réalité, ils en compriment le message et enferment son enseignement.

C'est cette absence de libre confrontation des points de vue qui bloque toute évolution de la tradition talmudique, renforcée par des

coutumes, lesquelles pour les uns embellissent et pour d'autres encombrent le grand enseignement qui nous est offert par la Torah.

L'intangibilité d'une tradition et son renvoi quasi constant au passé constituent, à n'en pas douter, l'un des éléments de cet enfermement, de ce repli sur soi, qui est l'objet de mes réflexions dans ce livre.

Un rabbin fameux disait : « La tradition est le rempart de la loi », et il ajoutait que « le silence est celui de la sagesse ».

Il s'agissait, je crois bien, d'Akiva, dont on dirait volontiers aujourd'hui qu'il aura été victime d'un antisémitisme romain.

Que la loi doive être protégée, j'en conviens aisément. Mais la tradition n'est là que pour en maintenir le sens profond et la portée dans la marche ininterrompue de son interprétation. Figée, intangible, la loi se détériore dans ses bienfaits par une inadaptation à la réalité : c'est pour cela qu'il y a des juges et que la jurisprudence permet à la loi d'éclairer le chemin des hommes.

### *L'Histoire qui exclut*

Sur notre terre, jadis, entre le Jourdain et la Méditerranée, nous formions une nation avec sa hiérarchie, son organisation, sa discipline.

Une nation unie autour d'un Temple qui symbolisait son unité.

Nous avons survécu comme tels, tout en nous divisant en deux royaumes dont chacun prétendait exprimer une part de cette nation : le royaume d'Israël exprimant la primauté de la royauté et celui de Judah, à Jérusalem, la pérennité du Temple.

Après la destruction du premier Temple et depuis lors, la nation n'a jamais réussi à se reconstituer pleinement.

Nous n'appartenions plus à l'Histoire : nous étions, désormais, à l'écart, appelés à ne vivre que notre propre histoire. Pis encore, cette histoire particulière qui se reconstruisait autour du message du Sinaï, de l'enseignement de la Torah, nous a été contestée par ceux qui se prétendaient, peu ou prou, les héritiers légitimes de ce message après que nous en aurions été exclus ou, en quelque sorte, expulsés par notre refus de comprendre et d'adhérer au surgissement de croyances nouvelles.

La chrétienté se proclamait alors le « nouvel Israël » et les musulmans affirmaient que l'enseignement de leur Prophète absorbait, en quelque sorte, celui de Moïse comme aussi la parole de Jésus. Séparés de notre territoire d'origine et presque expulsés de tout lien avec celui-ci – désormais revendiqué et disputé

entre chrétiens et musulmans –, nous étions désireux, à juste titre, de demeurer fidèles à ce que nous considérions alors comme notre constitution interne : la loi de Moïse telle que commentée et réglementée par nos rabbins<sup>1</sup>.

Or, cette constitution nous conduisait à vivre séparément des autres, à nous rassembler dans les lieux où nous pouvions établir tous les éléments nécessaires à notre pratique cultuelle.

Nous nous sommes ainsi trouvés isolés dans l'histoire de l'humanité comme repliés sur nous-mêmes et quasiment privés de ces échanges quotidiens qui facilitent un bon voisinage.

Encore conviendrait-il d'être plus précis et de souligner que, dans notre pensée comme dans notre comportement, il n'y avait aucune volonté de séparation : il ne s'agissait que d'une nécessité rendue impérative par l'insécurité de notre statut.

Pendant les longs siècles où nous étions soumis aux variations du fait du prince, comme aux contraintes et limitations imposées par l'Église, ou, à un moindre degré, par des pouvoirs musulmans, notre pratique religieuse garantissait seule notre survie ; chassés d'une ville ou d'une nation

---

1. Il convient de préciser que le nom hébraïque *rav* que nous traduisons par le mot « rabbin » était celui des « Sages » qui étudiaient et commentaient la loi, le culte étant à la charge des servants du Temple, Cohen et Lévi. Aujourd'hui, il est contrôlé par les rabbins.

nous ne pouvons nous réfugier que là où d'autres Juifs pouvaient nous accueillir.

L'hostilité environnante est, en effet, largement attestée par l'histoire aussi bien des pays chrétiens que musulmans, avec bien sûr, çà et là, des nuances non négligeables. Il n'était pas permis aux Juifs de s'installer partout où ils auraient pu le désirer ou d'exercer les métiers de leur choix. De surcroît, on le sait, il existe au sein d'une population bien établie une réticence, voire une hostilité, à l'égard des nouveaux venus ; ceux-ci sont appelés – pour ne pas dire forcés – à s'établir dans des lieux déterminés où ils se regroupent faute de pouvoir s'installer ailleurs.

Notre absence de l'Histoire autrement que comme objet de dédain ou d'hostilité et notre enfermement sur nous-mêmes, qui, en partie, en résultait, appellent sans aucun doute de plus amples développements. Pour autant, il me semble que le tableau général que j'en donne correspond très globalement à la réalité du passé que j'évoque.

### *La bulle protectrice*

Nous nous sommes ainsi isolés avant d'avoir été enfermés : les portes du ghetto ont été ins-